

86618

C O R N É L I E, *N*

V E S T A L E.

T R A G É D I E.

IMPRIMÉE

à STRAWBERRY-HILL.

MDCCLXVIII.

CORNELL

VESTALE

TRAGEDIA



Monf. HORACE WALPOLE.

CORNELIE vestale, tragédie, fut représentée, monsieur, à la comédie Française en 1713 ; j'étois bien jeune alors, et c'étoit mon excuse : elle fut assés bien recüe, et j'eus du moins la sagesse de ne la pas faire imprimer : cependant j'y pensois souvent, comme on fait à une première passion. On me flattoit sur les détails de cette piece : en effet c'étoit le premier essor d'une ame toute étonnée des sentimens qu'elle éprouve la premiere fois, la pure fleur du sentiment qui paroist exaggeré quand on ne l'a pas connu, et qui est pourtant l'amour. On s'en mocquera tant que l'on voudra, le reste de la vie n'est que de la galanterie, de la convenance, des traités, dont la condition

secrete est de songer a se quitter au moment que l'on se choisit, comme l'on dit que l'on parle de mort dans les contrats de mariage. Je regrettois de tems en tems le sort de cette orpheline qui ne trouvoit pas d'établissement. J'en causai avec vous, monsieur, et je ne pouvois mieux m'adresser; vous compristes mes regrets, et vous finistes par exiger de mon amitié de vous la donner pour la faire imprimer à cette presse que vous avés à vostre campagne, et d'où l'on à vu sortir l'edition magnifique de Lucain. Cornélie n'aura pas perdu pour attendre. C'est pour elle un magnifique établissement, et assurément c'étoit un honneur auquel elle n'auroit jamais osé prétendre. Je vous l'abandonne, vous faites sa fortune; après avoir été l'accident de l'amour, elle finira bien plus noblement par être le prix de l'amitié dont vous m'honorés. Je garde toujours l'incognito.

Paris, ce 27 Novembre, 1767.

ACTEURS.

DOMITIEN.

CORNELIE.

CELER.

EMILIE.

ALBINE.

LICINIEN.

MAXIME.

ACTEURS.

DOMITIEU.

CORNELIE.

CELESTINE.

EMILIE.

ALBINE.

LUCIENNE.

MAXIME.

CORNELIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DOMITIEN, LICINIEN.

LICINIEN.

D'OU peut naître, seigneur, cette douleur
profonde ?

Vous venez de monter au premier rang du monde ;

Et la mort de Titus a remis dans vos mains

Les resnes de l'empire, et le sort des humains.

D'un regne commencé sous les meilleurs auspices

La victoire a déjà consacré les prémices.

Tout cède à votre nom ; les Gaulois sont soumis ;

Le chef séditieux de ces fiers ennemis

A payé de sa mort la gloire téméraire

De s'être osé de Rome avouer l'adversaire ;

Et ce jeune Romain, l'élève de Titus,

Celer, dont la naissance égale les vertus,

B

En

En terminant enfin cette guerre importante,
 A l'univers soumis rend une paix constante.
 Lors que le ciel paroît s'estre épuisé pour vous,
 Peut-il vous faire encor quelque présens plus doux ?
 Au temple de Vesta quel dessein—

DOMITIEN.

La déesse

Garde de tous les biens le seul qui m'intéresse,
 Et le seul bien qu'icy je n'ose demander.

LICINIEN.

Quels honneurs désormais vous peut-elle accorder ?
 Tout adore vos loix, à vos vœux tout conspire.

DOMITIEN.

N'est ce que pour la gloire hélas ! qu'un cœur
 soupire ?

LICINIEN.

Quoy, seigneur, vous aimés ! se peut-il que l'amour
 Lance le trait fatal qui vous blesse en ce jour ?
 Il ne vous fit jamais que de légères chaînes :
 Est-ce à Domitien à connoître ses peines ?
 Sûr de charmer les cœurs les plus ambitieux,
 Quels rivaux avés-vous qui vous troublent ?

DOMITIEN.

Les dieux.

Quel monarque insolent, quel Romain téméraire
 Oseroit adorer l'objet qui m'a sçu plaire ?

Licinien,

TRAGÉDIE.

3

Licinién, mon trosne égale les autels,
L'amour doit aux Césars des rivaux immortels.
Que dis-je ! quoy, Vesta, c'est dans ton temple même
Que mon cœur ose aimer et declarer qu'il aime !

LICINIEN.

Quelle beauté vos feux daignent-ils honorer ?
Seigneur, quels yeux charmans. . . .

DOMITIEN.

Eh ! peux tu l'ignorer ?
Tu sçais qu'une vestalè est l'objet qui me lie ;
Hélas ! devrois-je encor te nommer Cornèlie ?

LICINIEN.

Et pourquoy donc, seigneur, contraindre vos desirs,
Et ceder à Vesta le prix de vos soupirs ?

DOMITIEN.

Du feu que je ressens, écoute la naissance :
Celle qui l'a causé, t'apprend sa violence.
Je vais te faire enfin ún recit trop charmant,
Que mon cœur en secret se fait à tout moment :
Tu n'étois point icy le jour que la déesse
Accepta les sermens de la jeune prestresse.
Déjà de toutes parts le peuple curieux
Pour voir ce sacrifice avoit rempli ces lieux.

B 2

J'y

J'y conduis le sénat qu'un soin pareil anime,
Sans prévoir que mon cœur en seroit la victime :
J'entre ; pour ce grand jour tout étoit préparé,
De guirlandes de fleurs l'autel étoit paré ;
Le feu sacré plus pur, plus vif qu'à l'ordinaire
Temoignoit qu'à Vesta la feste devoit plaire ;
Et le flambeau du jour, plus brillant dans les cieux,
Sembloit à ce spectacle inviter tous les dieux.
Tout étant disposé pour la cérémonie,
Un murmure confus annonce Cornélie.
On voit tous nos Romains près d'elle s'empressez,
Et tous frémir du vœu qu'elle va prononcer.
A sa démarche noble, à sa beauté suprême,
Je crus voir aprocher la déesse elle même,
Mais j'éprouvay bientôt mille transports charmans.
Les Dieux n'inspirent point ces tendres sentiments.
Enfin pour terminer ce spectacle funeste,
On lui fait apporter un habit plus modeste :
J'admire en ce moment le pouvoir de ses traits,
Moins elle a d'ornemens, et plus elle a d'attraits ;
Jamais, Licinien, elle ne fut si belle,
On diroit que Vesta la pare exprés pour elle :
On diroit qu'elle veut à mes regards surpris
Du bien qu'elle m'arrache accroître encor le prix :
Que te dirai-je enfin ? le pontife s'avance,
Je souffre avec horreur sa terrible présence ;

TRAGÉDIE.

5

Il la couvre du voile aux vierges destiné,
Et du sacré bandeau son front est couronné.
Que deviens-je ! éperdu, les yeux baignés de larmes,
En voyant à Vesta consacrer tant de charmes;
Quel moment ! chaque mot que sa bouche dictoit,
Interdit, agité, mon cœur le repetoit :
Enfin en prononçant la promesse fatale,
Qui la rend à la fois et captive et vestale,
Elle vangea sur moy les restes précieux
De cette liberté qu'elle vouïoit aux dieux.

LICINIEN.

Ignore-telle encor le prix de sa victoire ?
N'avez-vous point. . . .

DOMITIEN.

Hélas ! tu ne le pourras croire,
Ma bouche se refuse à cet aveu si doux ;
Et mon cœur incertain tremble. . . .

LICINIEN.

Que dites vous ?
De l'univers entier quand on se voit le maître,
Seigneur, pour être heureux, on n'a qu'à vouloir
l'être.

DOMITIEN.

Ah ! songes qu'aujourd'huy j'attaque une beauté,
Qu'il me faut enlever à la divinité,

Que

Que toute autre à mes vœux s'empressant de
se rendre,

Seule elle affectera l'honneur de se deffendre ;

Qu'enfin il me faudra braver des dieux jaloux.

LICINIEN.

Et c'est ce qui la rend plus digne encor de vous.

DOMITIEN.

As-tu donc oublié que par des loix fatales

L'Hymen est interdit à nos jeunes vestales ?

LICINIEN.

Vous même oubliés vous, seigneur, vostre pouvoir,

Et qu'icy vos desirs font vostre seul devoir ?

On méprise aujourd'huy la probité rustique,

Qu'adoroit autre fois l'austere republique ;

Et ces simples héros par Caton regretés,

Qui foumettoient aux loix toutes leurs volontés,

Zeles, vertu farouche, aveugle obéissance,

Qui d'un peuple naissant avoient charmé l'enfance,

Tous ces vieux préjugés ne sont plus de saison :

Rome enfin a poli ses mœurs et sa raison ;

Et par ses empereurs désormais éclairée,

Elle ne connoist plus que cette loy sacrée.

Oui, seigneur, n'écoutez que vos vœux les plus
doux :

Les arrests de Numa ne sont pas faits pour vous :

S'il

TRAGÉDIE.

S'il défendit l'Hymen à nos jeunes vestales,
Vous pouvés les soustraire à ces regles fatales:
Vous pouvés exercer les droits des immortels ;
Les Césars n'ont ils pas un culte et des autels ?
Qui peut guerir ses maux, n'a pas droit de s'en
plaindre ;
Vous qui faites les loix, est-ce à vous de les
craindre ?

DOMITIEN.

Hélas ! plus que les loix, c'est elle que je crains,
Je crains d'un jeune cœur les superbes dédains ;
Je crois là voir déjà de mes vœux offensée
Attester de Vesta la majesté blessée ;
Et qui sçait, si l'ingrate osoit braver mon cœur,
A quels excès l'amour porteroit ma fureur !
Tu connois mon orgueil, tu fais quand on
m'outrage.

LICINIEN.

Et qui pourroit, seigneur, refuser vostre homage ?
Cessés de vous contraindre, expliqués vos desirs ;
Cet aveu différé diffère vos plaisirs.

DOMITIEN.

Ouy, je veux suivre enfin ce conseil salutaire ;
Mon cœur impetueux souffre trop à se taire. . . .

Déclarons

8

CORNÉLIE.

Déclarons nous ; c'est trop reculer ce moment ;
Est-ce à Domitien à trembler en aimant ?
Mes soupirs dans ces lieux appellent Cornélie,
Quand je feins d'y chercher la vestale Emilie.
Le sang qui nous unit, me donne chaque jour
Le pretexte des soins que m'arrache l'amour ;
C'est ainsi que servant une ardeur qu'elle ignore,
Emilie . . . elle vient ; grands dieux, faut-il encore
Que sa presence icy s'oppose à mes desirs,
Et diffère l'aveu de mes tendres soupirs !

SCENE II.

DOMITIEN, EMILIE, LICINIEN.

DOMITIEN.

Madame, vous savés l'eclatante victoire,
Qui de ce regne heureux va commencer l'histoire.
L'amitié qui toujours vous unit à Celer,
De ses nouveaux exploits me rend l'eclat plus cher.

EMILIE.

Seigneur, par ces faveurs le ciel semble predire
Tous les biens qu'il reserve à vostre heureux
empire ;
Et je rends grace aux Dieux que Celer le premier
Ait pû sur vostre front mettre un si beau laurier.

DOMITIEN.

TRAGÉDIE.

9

DOMITIEN.

Icy mes intérêts sont conformes aux vôtres :
Qui couronne un héros, en fait naître mille autres,
Dés qu'on regne, et qu'on fait honorer les grands
cœurs,
Nommer des généraux, c'est nommer des vain-
queurs.
Par mes ordres bientôt de sa gloire occupée,
Rome fera pour luy ce qu'en obtint Pompée.
Vous le verrez, malgré sa jeunesse et nos loix,
Obtenir le triomphe acquis à ses exploits.
Et pourquoy limiter les faveurs de la gloire ?
Le triomphe toujours doit suivre la victoire.
Des lauriers les plus beaux je veux le couronner,
Et la paix qu'il nous rend doit nous le ramener.
Pour luy marquer l'honneur que Rome luy défère,
Je vais faire partir un tribun militaire:
Il est tems que Celer jouisse de ses droits,
Et montre au capitolé un vainqueur des Gaulois,

SCÈNE III.

EMILIE, ALBINE.

EMILIE.

Celer va revenir, dieux ! quel bonheur extrême !
Et mon cœur ne devra ce bonheur qu'à luy même !

C

Celer,

Celer, tu vas paroître, et mes soins et ma foy
Jusqu'au fond de la Gaule auront parlé pour moy.

A L B I N E.

Quoy ! toujours oubliant que vous estes vestale,
Vous brulés pour Celer d'une flame fatale ?

E M I L I E.

Ouy, je l'aime toujours ; mon devoir, mes sermens
Ne changeront jamais mes tendres sentimens.
Cesse de m'accabler d'un reproche inutile,
Tu sçais ce-que j'ay fait pour me rendre tranquille.
Les craintes, les remords, les combats de mon
cœur,
Efforts trop impuissans contre un trop cher vain-
queur.
Aux autels contre lui j'allois chercher des armes ;
Tu fais combien de fois mes soupirs et mes larmes
En secret dans ses lieux ont imploré Vesta ;
Toujours mon foible cœur vainement l'attesta :
Il cède enfin ce cœur qu'elle n'a pu deffendre :
Mais je ne me plains plus qu'on le force á se rendre :
Immolée á l'objet qui fait tous mes malheurs,
Son absence à présent cause seule mes pleurs.
Je ne pense qu'à luy dans ces lieux solitaires,
Son image me suit dans nos divins mystères.
Vesta, comment veiller a ton feu reveré,
Quand d'un feu plus ardent mon cœur est devoré ?

Que

T R A G E D I E.

II

Que ces sacrés habits, que ce saint diadème
Sont un triste ornement, Albine, quand on aime !

A L B I N E.

Mais, madame, quel prix se promet vostre amour ?
Celer depuis deux ans á quitté ce séjour :
Il semble oublier Rome, en luy marquant son zèle,
On n'y sçait point par luy tout ce qu'il fait pour
elle.

E M I L I E.

Ah ! cruelle, pourquoy rapeller mes douleurs ?
Ne sçais-je pas assés quels sont tous mes malheurs ?
Sacrilége, parjure ; en horreur á moy même,
J'outrage de nos dieux la majesté suprême,
Pour qui ? Pour un ingrat que j'ay vû me quitter,
Quand mon timide amour étoit prest d'eclater.
De l'amitié paisible empruntant l'aparence,
Cet amour s'est accru dés ma plus tendre enfance :
Hélas ! pourquoi dés lors n'aïs-je-pû pressentir
A quel état les dieux vouloient m'affujettir ?
De mes premiers desirs la raison souveraine
Eut opposé ses soins au penchant qui m'entraîne.
Albine, il n'est plus têmes, tous les efforts sont vains,
Cesse de m'alleguer des devoirs que je crains.
C'est sans me consulter qu'on fit mon esclavage ;
Alliée à Titus, ma chaîne est son ouvrage.

C 2

Tu

Tu sçais combien icy toujours on respecta
Les Romaines qu'on voüe au culte de Vesta :
Du sénat bien souvent nous sommes les arbitres,
Et même des consuls nous effaçons les titres.
Que dis-je ? Nous avons le plus beau droit des
dieux,
Un coupable est absous, en s'offrant à nos yeux.
Auguste regretta de n'avoir point de fille,
Qui pût d'un si haut rang illustrer sa famille.
Ainsi, Rome attentive à nous combler d'honneurs,
Cherche á parer les fers qu'elle impose á nos cœurs,
Ainsi, Titus croyant suivre un soin noble et juste,
Acquit par moy le bien que souhaitoit Auguste.
Hélas !

ALBINE.

Songés vous bien, madame, à quel danger. . .

EMILIE.

Que sert de réfléchir quand on ne peut changer ?

ALBINE.

Pouvés vous sans frémir, lire dans nos annales
Les tourmens réservés á l'amour des vestales ?

EMILIE.

Non, ne crains rien pour moy, quand mon cœur
parlera,
J'aúray l'aveu de Rome, et la loy se taira.

A

TRAGÉDIE.

13

A des desirs hardis je trouve tout propice,
Et l'amour m'offre enfin l'empereur pour complice.

ALBINE.

Dieux ! quels sont vos projets ? et que me dites
vous ?

EMILIE.

Ecoute ce qui fait mon espoir le plus doux.
Albine, souviens-toy de la cérémonie,
Qui vient de nous donner la jeune Cornélie.
Le fier Domitien fut témoin de ses vœux,
Et dans le temple même il protesta contre eux ;
Il dissimule en vain, j'ay pénétré sa flamme,
On découvre aisément les atteintes d'une âme,
Albine, quand on est blessé des mêmes coups,
Et les cœurs amoureux se reconnoissent tous.
L'empereur avec soin déguisant sa contrainte,
Vient m'assurer icy de son amitié feinte ;
Et le sang qui nous joint, le servant chaque jour,
L'introduit dans les lieux où-le conduit l'amour.
Distrait en me parlant, tout trahit son envie,
Et ses yeux inquiets demandent Cornélie.
Maix aux soins affectés du fier Domitien,
Mon cœur a jusqu'icy plus gagné que le sien.
Je me suis asservi le conseil de l'empire
Par des moyens secrets ; moi seule je l'inspire,

Tu

Tu le vois, mon crédit chaque jour augmenté,
A fait naître l'espoir dont mon cœur est flatté.
J'ay vanté les exploits du heros que j'adore,
Il reviendra comblé des faveurs qu'il ignore :
Que dis-je ? Il ne doit rien à mon sensible cœur ;
Qu'a donc fait mon amour, que n'eût fait sa valeur ?
Mais, Albine, crois-tu qu'insensible à la gloire
Cornélie aujourd'huy dédaigne sa victoire,
Et refuse un Hymen, qui flattant sa fierté,
Va luy donner l'empire avec la liberté ?

A L B I N E.

Quoy l'empereur pourroit l'élever a l'empire ?
Madame, vous croyés. . . .

E M I L I E.

Quand un cœur vain soupire,
Il achette toujours le bonheur qu'il prétend,
Et l'amour en exige un tribut éclatant.
Je connois l'empereur, et cet orgueüil timide
Qui dans tous ses projets le conseille et le guide,
Pour parer un refus dont il craint la rigueur,
Il offrira l'empire, en presentant son cœur.
Par cet exemple alors ma flâme autorisée
Se défera du joug qui l'a tiranisée.
Je veux quitter ces lieux, et changer mon destin ;
Mais c'est à Cornélie à m'ouvrir le chemin.

Ouy,

Ouy, je prétens l'unir à mon sort déplorable,
 Et me justifier en la rendant coupable.
 Tel est le sort d'un cœur sous le crime abbatu ;
 Dans les autres sans cesse il poursuit la vertu.
 Gloire, crainte, raison, serment, rien ne le lie ;
 Plus il a de devoirs et plus il les oublie.
 C'est dans le sein du temple, au pied de ses autels,
 Que l'on voit se former les plus grands criminels ;
 Et dès que nos desirs cessent de se contraindre,
 Plus on est près des dieux, et moins on les fait
 craindre. . . .
 Et vous d'un vain honneur imaginaires loix,
 Ne sauriés vous contraindre une importune voix ?
 Sans vous chés les mortels tout étoit légitime ;
 C'est vous qui du néant avés tiré le crime,
 Et qui, pour nous porter encor de plus grands
 coups,
 Enfantés les remors plus barbares que vous . . .
 Albine, qu'ay-je dit ? . . . Quelle fureur extrême ?
 Je vois que tu frémis. . . .

ALBINE.

Vous frémissés vous même.

Domitien fait-il. . . .

EMILIE.

Non, ce secret affreux,
 Caché pour l'univers, n'est ouvert qu'à tes yeux.

ALBINE.

ALBINE.

Mais vous vous trahirés ; je crains vostre foiblesse ;
Madame, pourrés-vous vous combattre fans cesse ?
Quand vos soins pour Celer l'instruisent aujourd'-
huy. . .

EMILIE.

Il croit que l'amitié parle seule pour luy.

ALBINE.

Si Celer dans la Gaule épris d'une autre chaisne. . . .

EMILIE.

Non, non, Celer ne peut aimer qu'une Romaine.

ALBINE.

Peut être il aime à Rome ; et l'objet de ses vœux. . .

EMILIE.

Son absence m'apprend qu'il n'est pas amoureux.
Cornélie auroit pû m'inspirer des alarmes,
Et mon timide amour eut craint ses jeunes charmes :
Mais Celer á toujours respecté les raisons,
Qui depuis si longtems divisoient leurs maisons.
Trop fidele heritier de cette antique haine,
Qu'un ordre de Titus ne calma qu'avec peine,
Avant que Cornélie admise dans ces lieux
Eut offert ses beaux jours et ses attraits aux dieux,
L'amitié la guidoit où l'enferme son zele.
Si Celer quelque fois me trouvoit avec elle,

Il fuyoit ses regards, interdit et distrait,
 Et paroïssoit toujours ne la voir qu'à regret. . . .
 Mais allons la chercher, et lui cachant ma flamme,
 Penetrans, s'il-se peut, le secret de son ame,
 „ Fais qu'en montant au trosne, où tu viens
 „ l'inviter,
 „ Amour, elle me serve, en osant m'imiter.
 „ Pour sortir de ces lieux tu me dois son exemple ;
 „ Qu'elle m'ouvre aujourd'huy les portes de ce
 „ temple.
 „ Force la comme moy d'accepter ton lien :
 „ Assure toy deux cœurs qui devoient n'aimer rien.

Fin du premier acte,

D

(ACTE

A C T E S E C O N D .**SCENE PREMIERE.****CORNELIE, seule.**

ILLUSTRE exil, prison sacrée,
Retraite, où de ma vie il faut finir le cours,
Lieux saints dont mon ame égarée
Ne parcourt qu'en tremblant les reculés detours,
Faut-il que je vous sois livrée,
Quand je vois naître mes beaux jours !

Attraits brillans de la fortune,
Avenir, dont mon cœur auroit pû se flatter,
Vostre jouissance importune
Ne vaut pas tous les soins qu'on prend pour vous
gouster ;
Et vostre perte est trop commune,
Pour qu'on la puisse regretter.

Il n'est qu'un bien que je regrette,
Hélas ! dans ces lieux saints je n'ose le nommer ;

Non

TRAGÉDIE.

19

Non pas que la vertu parfaite
Du choix que j'avois fait, pût jamais s'allarmer ;
Mais dans cette austere retraite
Il nous est defendu d'aimer.

Vœux cruels, fatale promesse !
Il ne m'est plus permis de disposer de moy :
Celer, que tu pers de tendresse !
A quoy pensoit mon cœur en engageant sa foy !
Ah ! s'il n'étoit à la déesse,
Il n'eut jamais été qu'à toy.

Que dis-je ? Illusion fatale ?
Venés seuls m'occuper, plaisirs purs et permis,
Qu'en ces lieux l'innocence étale :
Feu sacré, qu'à mes soins la déesse a commis,
Nobles emplois d'une vestale,
Je vous raporte un cœur soumis.

Et toy partout ailleurs à craindre,
Amour, tremble à ton tour dans ce lieu reveré,
Les traits ne peuvent pas atteindre
Un cœur que pour jamais Vesta s'est consacré ;
Et je vois ton flambeau s'éteindre
En approchant du feu sacré.

D 2

SCENE

SCENE II.

CORNELIE, EMILIE.

EMILIE.

J'ay surpris vos soupirs, parlés sans vous contraindre;
Ne vous imposés pas le supplice de feindre.
Le lien dont mon cœur au vostre est attaché
Ne devroit entre nous laisser rien de caché.
Jouissés des douceurs de ces saintes retraites,
Ah! c'est pour l'amitié du moins qu'elles sont
faites.

Ne vous refusés pas aux uniques plaisirs,
Que l'austère Vesta permet à nos desirs.

CORNELIE.

Je veux bien l'avoüer, mon ame est effrayée
Des vœux qui dans ce temple aux autels m'ont liée:
Quoique d'aucun desir il ne soit agité,
Mon cœur trop prévoyant pleure sa liberté.
Il gémît de se voir privé d'un avantage
Dont peut-estre jamais il n'auroit fait d'usage;
Et ne pouvant souffrir la honte d'un lien,
Il voudroit être au moins libre de n'aimer rien.

EMILIE.

TRAGÉDIE.

21

EMILIE.

Vous ne connoissés pas encore nos aziles :
Croyés vous qu'à leur gré les cœurs y soient tranquilles ?
Et que tout le pouvoir de la mere des dieux
Interdise a l'amour l'approche de ces lieux ?
Ces lieux qu'on croit pour nous une sure defense,
Favorisent souvent ses traits et sa puissance :
Il y vient à Vesta reprendre fierement
Des cœurs qu'elle a reçus sans son consentement.
Le silence et la paix nous livrent à ses charmes,
Il nous combat sans cesse avec nos propres armes;
Et même en triomphant des autres passions,
Nous en cedons plutot à ses impressions.
Lasses de nos efforts et de nôtre victoire,
Ils ne sont bien souvent qu'un trophée à sa gloire.

CORNELIE.

Vous croyés, je le vois, que mon cœur abatu,
Reculé au premier pas qu'exige la vertu.
Vous croyés qu'agité par un trouble coupable
Il regrette en ces lieux un objet trop amiable :
Mes larmes aujourd'huy déposent contre moy,
Mais l'auguste Vesta rend justice a ma foy :
Elle sçait excuser une jeune Romaine,
Qui n'est pas faite encor au lien qui l'enchaîne,
Et

Et qui lorsque son cœur à paru s'affoiblir, -
N'examinait ses vœux que pour les mieux remplir.

EMILIE.

J'espérois qu'en ces lieux nos cœurs d'intelligence
De leurs soins, à l'envi, se feroient confidence.

CORNELIE.

Je ne connois pas bien les troubles que je sens,
Comment vous expliquer des soupirs innocens,
Qui ne sont pas l'effet d'une indigne foiblesse,
Et que la solitude arrache à ma tristesse ?
Loin de m'épouvanter par d'injustes soupçons,
Prêtés à mon devoir de solides raisons ;
Apprenés moy les loix que Vesta nous impose,
Que de tous nos momens la déesse dispose,
Et pour luy présenter un hommage épuré,
Ne nous entretenons que de son feu sacré,
Que nos cœurs dans ces lieux toujours occupés
d'elle. . . .

EMILIE.

Vous aurés en ce jour besoin de vostre zèle.

CORNELIE.

Parlés, que voudroit-on confier à ma foy ?

EMILIE.

L'empereur scaura mieux vous l'expliquer que moy.

SCENE

TRAGÉDIE.

23

SCÈNE III.

CORNELIE, DOMITIEN.

DOMITIEN.

Ouy, madame, aprenés, au nom de tout l'empire,
Un secret. . .

CORNELIE.

Est-ce à moy, seigneur, qu'il faut le dire?
Vesta me puniroit, si j'osois pénétrer
Un secret important que je dois ignorer.
Elle me cache encor ses misteres augustes ;
Si vous en attendés des arreſts ſaints et juſtes,
Tullia qui préſide á ce ſejour divin,
Peut ſeule aux empereurs preſcrire leur deſtin.

DOMITIEN.

Le mien ne depend point de ſa loy ſouveraine ;
Envain je lui peindrois mon deſordre et ma peine ;
Vesta même ne peut ſoulager ma langueur,
Et vous ſeule avés droit de calmer ſa rigueur.
Hélas ! mais ce ſoupir vous declare mon crime ;
Vous frémiſſés ! . . Eh, bien frappés voſtre victime,
Vangés-vous d'un amour par vous même inſpiré,
Et qu'il ſoit auſſitôt puny que déclaré ;

Si

Si toutes fois un feu respectueux et tendre. . . .

CORNELIE.

Quel aveu, justes dieux ! et qu'osés vous m'apprendre ?

Oubliés-vous, seigneur, que Vesta nous entend ?

DOMITIEN.

Elle possède un cœur que mon amour pretend,

Je le sçais, mais aussi, je sçais que la déesse

Ne le peut refuser à ma vive tendresse.

Ouy, j'ose me flatter que sensible à mes vœux,

Vesta, même Vesta, secondera mes feux,

Et qu'elle immolera son sacré privilege,

Au peuple fortuné que sa bonte protege.

Rome aussi bien que moy profitera d'un choix,

Qui soumettra le monde à vos aimables loix ;

Que l'Hymen vous accorde à mon amour sincère,

Donnés moy les moyens de surpasser mon frere,

Et de faire oublier aux mortels enchantés

Les bienfaits que sur eux repandoient ses bontés ;

Je sauray par un seul effacer leur mémoire,

Et servir à la fois mon amour et ma gloire ;

Madame, en couronnant aujourd'huy vos vertus,

J'égale en un instant le regne de Titus :

Tout vous dit de répondre à l'ardeur qui m'inspire :

Sachés que pour fonder ce glorieux empire,

Le

Le ciel dont j'ose icy vous attester les droits,
 Au sein d'une vestale alla chercher nos roys :
 Et qu'en vous appelant à la grandeur suprême,
 Ce changement sera digne de Vesta même.
 Vous élever, madame, à ce rang glorieux,
 C'est moins vous enlever que vous unir aux dieux.
 Vous ne l'ignorés pas, les maîtres de la terre
 Montent souvent du trône, au séjour du tonnerre;
 Et m'unissant à vous par des nœuds immortels,
 Vous dépendiés des dieux, vous aurés des autels.
 Que du moins un regard à ma flâme réponde :
 Je vous offre en tremblant le plus beau rang du
 monde.

Cette offre dans mes mains perd-elle de son prix ?
 Vous ne répondés pas. . . . quel injuste mépris !
 C'est garder trop longtems un rigoureux silence ;
 Ah parlés, dussiés vous m'oster toute espérance.

CORNELIE.

Eh bien, il faut parler : il faut, Domitien,
 Qu'en m'ouvrant vostre cœur, vous connoissiés le
 mien.

Si j'ay paru souffrir un aveu si funeste,
 C'étoit pour vous marquer combien je le déteste.
 En sortant de ces lieux j'aurois pû l'éviter,
 Mais de mes sentimens vous auriés pu douter :

E

Plein

Plein d'un coupable espoir et d'une ardeur fatale,
 Pensés vous à Vesta ravir une vestale ?
 Et qu'àvoüant un feu qui me remplit d'horreur,
 J'ose sacrifier mes dieux à l'empereur ?
 Le saint rang que j'occupe est le seul où j'aspire ;
 Vous croyés m'imposer par l'offre de l'empire :
 Détrompés vous, sâchés qu'il est moins glorieux
 De régir les mortels que de servir les dieux :
 Redoutés leur couroux ; les maîtres de la terre
 Ne sont que les sujets du maître du tonnerre.
 Je ne vois plus en vous le frere de Titus ;
 N'usurpés plus ce titre, où montrés ses vertus.

DOMITIEN.

Quoy, madame, est-ce á vous á tenir ce langage ?
 Le crime de mon cœur n'est-il pas vostre ouvrage ?

SCENE IV.

DOMITIEN, *seul.*

Mais elle fuit, hélas ! et je l'appelle en vain ;
 Ah ! je sauray punir cet orgueil inhumain.
 Quoy, tandis que pour prix de ma tendresse ex-
 trême,
 Mon amour l'apellant a la grandeur supreme,
 Luy fait un sacrifice égal a sa beauté,
 Tandis que mon amour suspendant ma fierté,
 J'attens,

TRAGÉDIE.

27

J'attens, sur mon destin que l'ingrate prononce ;
 Le plus cruel mépris luy dicte sa réponse.
 Moy qui, dès que je daigne expliquer mes desirs,
 Vois l'univers entier s'offrir á mes plaisirs ;
 Vil jouët de l'amour et de ses injustices,
 J'ay pû d'une vestale éssuyer les caprices,
 Qui peut-estre à Vesta dans l'ardeur de ses vœux
 Va porter pour encens le mépris de mes feux !
 Non, non, c'est trop longtems respecter une in-
 grate ;
 Mon amour à parlé ; que ma fureur éclate.
 Forçons, forçons un cœur qui ne veut pas ceder ;
 Je ne puis l'attendrir ; il faut l'intimider.
 Mais c'est Celer. . . comment un sujet si fidele
 A t'-il pû devancer l'ordre qui le rapelle ?

SCENE V.

DOMITIEN, CELER.

CELER.

Seigneur, je viens au nom de vos soldats vainqueurs,
 Aporter à vos pieds et leurs vœux et leurs cœurs.
 Vostre regne naissant redouble leur courage,
 Et c'est par leurs lauriers qu'ils vous rendent
 hommage.

E 2

Les

Les Gaulois sont soumis : leurs vastes régions,
A l'abri de leurs bois, bravoient vos légions.
Ils croyoient par le temps fatiguer une armée,
A des triomphes prompts toujours accoutumée ;
Et n'osant luy montrer un front séditieux,
La vaincre seulement par le secours des lieux.
Mais de leur sombres forts les barrières sont vaines,
Est-il rien de fermé pour les aigles Romaines ?
Est-il rien d'impossible au destin des Césars ?
Les Romains empressés suivent leurs étendarts,
Tous leurs pas, tous leurs coups sont marqués par
la gloire,
On sonne au même instant la charge et la victoire,
Et forçant les rochers, les torrens et les bois,
Ils domptent la nature en domptant les Gaulois.

D O M I T I E N.

Celer, je suis content de vous et de l'armée :
En peignant sa valeur par vos soins animée,
De ces soins glorieux supprimant le portrait,
Vous ne parlés que d'elle, et vous avés tout fait.
C'est ainsi qu'un héros raconte ses conquêtes.
Vous trouverez icy des palmes toutes prestes ;
Domitien ravi d'honorer les grands cœurs,
Ne retient pas longtemps les prix dûs aux vain-
queurs.

Emilie

Emilie empressée à vous marquer son zèle,
De ma reconnoissance est le témoin fidele.

CELER.

Emilie !

DOMITIEN.

Ouy, Celer, son amitié pour vous
Trouve dans vos exploits ses plaisirs les plus doux.
Mais enfin, dites moi ce qu'il faut que je pense
D'un retour imprévû ?

CELER.

Seigneur, s'il vous offense,
Vous ne saurés hélas ! que trop tost m'en punir :

DOMITIEN.

Non, loin de m'offenser, il m'a sçu prévenir,
Et quelque soit le rang que vous puissiez pretendre,
De ma juste faveur vous devés tout attendre.
Est-il dans le sénat, dans l'empire. . . .

CELER.

Ah ! seigneur,
Vous m'avez accablé de bienfaits et d'honneur :
Un seul. . . .

DOMITIEN.

Expliqués-vous, que votre crainte cesse.

CELER.

Oseray-je à vos yeux exposer ma foiblesse ?

DOMITIEN.

DOMITIEN.

D'où peut dans vostre cœur naître un trouble si
grand

En demandant un bien dont je suis le garand ?

CELER.

Vous le voulés, seigneur, il faut ne vous rien taire,
Il faut de mon retour expliquer le misère.

Mais quoy ! vous m'inspirés une juste terreur ;
Dois-je pour confident àvoir mon empereur ?

DOMITIEN.

Quelque soit ce secret, parlés, je vous l'ordonne.

CELER.

Eh bien, il faut forcer le respect qui m'étonne.
Vous me le pardonnés, ouy, seigneur, c'est l'amour,
Qui, sans vostre ordre, icy me ramene en ce jour ;
Le fort las de mes maux enfin reconcilie
Les parens de Celer à ceux de Cornélie.

DOMITIEN.

Eh bien !

CELER.

J'ose espérer que l'Hymen. . . .

DOMITIEN.

Vous l'aimés ?

CELER.

Ouy, seigneur, et ces feux dés longtemps allumés

Trahis

TRAGÉDIE.

31

Trahis par le destin, combatus par l'absence,
Sont encore plus vifs qu'au jour de leur naissance:
J'ay sçû depuis trois ans, dieux ! quel est son
pouvoir !

L'aimer sans espérer et même sans la voir :
On n'éprouve un tel sort qu'en aimant Cornélie.

DOMITIEN.

Celer, sur vostre amour, consultez Emilie.

SCÈNE VI.

CELER, *seul.*

Ciel ! que veut-il me dire ? Il a parû distrait. . . .
Il semble fuir l'aveu de mon tourment secret. . . .
Mais pourquoy son départ allarme-t'il mon ame ?
L'empereur est-il fait pour écouter ma flamme ?

SCÈNE VII.

CELER, EMILIE.

EMILIE.

L'ay-je bien entendu ? Vous, seigneur, en ces lieux !
Vous de retour, O ciel ! en croiray-je mes yeux ?
Mais oseray-je enfin après vostre victoire
Me plaindre d'un héros que ramene la gloire ?

N'importe

N'importe, je ne puis plus longtemps vous cacher
Ce que mon amitié prétend vous reprocher :
Devois-je si long temps pour vos jours àlarmée,
N'apprendre rien de vous que par la renommée ?
Quel sujet loin d'icy fixoit vostre séjour ?

C E L E R.

L'amour fit mon éxil, il cause mon retour.

E M I L I E.

Que dites vous, Celer ! quoy donc, c'est la tendresse. . . .

C E L E R.

J'en ay trop dit peut être, et cet aveu vous blesse ;
Cependant c'est à vous, si j'en crois l'empereur. . . .

E M I L I E.

Parlés, je veux Celer connoître vostre cœur.

C E L E R.

Je craignois d'offenser une auguste vestale,
En offrant a ses yeux une flâme fatale.
Je ne me flattois pas qu'un jour vostre amitié
Dût aux maux d'un amant accorder sa pitié.
De ma fidelle ardeur aprenés la puissance ;
En vain j'ay combatu ces feux dès leur naissance ;
En vain mon tendre cœur redoublant ses efforts,
Imploroit la raison contre ces doux transports.

Hélas !

Hélas ! loin d'affoiblir de trop aimables charmes,
 A l'objet de mes vœux elle prêtoit des armes.
 Ouy, loin de me guerir, la raison à son tour
 Me montrait des attraits oubliés par l'amour :
 Dieux ! en les découvrant quel coup frapa mon âme !
 Un obstacle cruel s'oposoit a ma flâme :
 Mais rien ne pût éteindre un feu trop allumé ;
 Languissant, sans espoir, mon cœur étoit charmé,
 Quand la Gaule écoutant une fierté rebelle
 Fit éclore en son sein une guerre cruelle.
 J'y volay, je voulus, cent fois, malgré le sort,
 Finir de tristes jours par une belle mort.
 En cherchant le trépas, je trouvay la victoire ;
 Mon désespoir heureux fit seul toute ma gloire. . . .
 Mais pourquoy du destin vous peindre les rigueurs,
 Madame, quand je puis vous conter ses faveurs ?
 Il mesure en ce jour mes plaisirs à ma peine ;
 De l'objet de mes vœux je ne crains plus la haine :
 Ses parens et les miens si longtems divisés,
 Par leurs amis communs sont enfin appaisés.
 Quel jour, quel heureux jour ! je verray Cornélie !

EMILIE, *à part.*

Quel coup vient te fraper, malheureuse Emilie !

C E L E R.

Cornélie entendra mes sinceres soupirs ;
 Mes regards l'instruiront de mes tendres désirs.

F

Que

Que ne vous dois-je pas ! ah ! peut être, madame,
 Vous avés assuré le bonheur de ma flâme;
 L'empereur a daigné m'annoncer aujourd'huy
 Combien à mes succès ajoute vostre appuy.
 Si je dois Cornélie à ma gloire nouvelle,
 Si vous m'avés enfin rendu plus digne d'elle,
 Ah ! comment avec vous m'acquitter en ce jour ?
 Vostre amitié fera triompher mon amour.

EMILIE.

Ecoutez moins l'amour, seigneur, il vous abuse ;
 Il vous promet un bien que le fort vous refuse ;
 Oubliés Cornélie.

CELER.

Ah ! quel arrest fatal !
 L'Hymen l'a-t-il livrée à quelque heureux rival ?
 Et le fort, jusqu'icy rebelle à mon envie
 Réservait-il ce coup pour m'arracher la vie ?

EMILIE.

Non, ce n'est point l'Hymén qui s'oppose à vos
 vœux.

CELER.

Madame, eh ! qui peut donc troubler de si beaux
 feux ?
 Mais quoy, vous partagés mes cruelles allarmes !
 Mes malheurs à vos yeux ont arraché des larmes :
 Parlés,

Parlés, au nom des dieux declarés moy mon fort,
Dût ce fatal secret me livrer à la mort.

E M I L I E.

Plus que vous ne pensés, vostre fort m'interesse,
Et ce même interest allarme ma tendresse.
Qu'avés vous fait, Celer ? Et quel destin jaloux
Vous fait choisir un cœur qui ne peut être à vous ?
Tandis [*à part*] qu'allois-je dire ? O ciel ! il faut
me taire.

C E L E R.

Quoy, vous me refusés d'eclaircir ce mystere ?
Vostre amitié se tait ; que dois-je croire ? O dieux !
En arrivant icy, j'ay couru dans ces lieux ;
J'esperois que toujours liée à Cornélie,
Je m'instruirois par vous. . . . Ah ! cruelle Emilie !
Quel secret voulés vous dérober à mon cœur ?
C'est de vous cependant, si j'en crois l'empereur,
Que j'apprendray le sort de l'ardeur qui m'anime.

E M I L I E.

Hélas ! si vous saviés, mais que nous veut, Maxime ?

SCENE VIII.

CELER, MAXIME, EMILIE.

MAXIME.

Seigneur, je me flattois qu'après vostre retour,
Vous pourriés dans ces lieux faire un plus long
sejour,
Et que vous jöüiriés des éclatantes festes,
Que Rome dans ses murs prépare à vos conquestes :
Mais d'un ordre précis chargé par l'empereur,
Je viens. . . .

CELER.

Quel est cet ordre ?

EMILIE.

O comble de douleur !
Que de maux à la fois il faut que j'appréhende.

CELER.

De grace, expliqués vous.

MAXIME.

L'empereur vous commande
De retourner au camp que vous avés quitté.

CELER.

Le tems de mon départ n'est-il point limité ?

MAXIME.

TRAGÉDIE.

37

MAXIME.

Il veut qu'en apprenant sa volonté suprême
Vous partiés. . . .

CELER.

Ah ! courrons, et sachons de luy même. . .

EMILIE.

Seigneur, je vais le voir et tascher de calmer
Le terrible courroux qui paroist l'animer.

CELER.

Mais que je sache au moins quel peut être mon
crime. *[Elle sort.]*

SCENE IX.

CELER, *seul.*

Eh quoy, toujours du sort je seray la victime ?
Quel est donc ce projet qu'on ne peut différer ?
Est-ce là cet Hymen que j'osois espérer ?
Quel funeste secret me déguise Emilie ?
Non, non, ne partons pas et voyons Cornélie.
Quelque sort qui m'attende, immolons en ce jour
La loy de l'empereur á celle de l'amour.

Fin du second acte.

ACTE

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

EMILIE, ALBINE.

ALBINE.

EH bien, Domitien, madame, moins severe
Laisse-t'-il désarmer son injuste colere ?
Celer partira-t'-il. . . .

EMILIE.

Non, j'ay vû l'empereur.

ALBINE.

Avés vous. . . .

EMILIE.

Il suspend son ordre en ma faveur.

Mais aprens mes malheurs ; dieux ! quelle confi-
dence !

„ Pourquoi, cruel Celer, rompois tu le silence ?

„ Pourquoi de ton ardeur me dépeindre le cours ?

Quand il a commencé ce funeste discours,

San

Son trouble, ses soupirs, et ses regards timides,
D'un favorable aveu présages trop perfides,
Paroissoient m'assurer que son sensible cœur
En m'apprenant ses feux m'apprendroit mon bonheur.
Il aime Cornélie, et sa persévérance
Ne doit rien au secours de la douce espérance.
J'ay tout fait pour l'ingrat, il forme d'autres nœuds,
Et c'est moy qu'il choisit pour témoin de ses vœux.
J'ay tout fait pour l'ingrat, et son plus tendre
homage
Est d'une indifférente aujourd'huy le partage.

A L B I N E.

Madame, pouvés vous compter pour un malheur
Le secours que le sort offre a vostre douleur ?
Si Cornélie aimoit, j'approuverois vos larmes ?
Mais sa fierté saura vous vanger de ses charmes.
Ce jeune objet ravi de se voir dans ces lieux,
S'occupe seulement du service des dieux.

E M I L I E.

„ Vous n'aimés rien encor, heureuse Cornélie !
„ Modèle que ne peut imiter Emilie.
„ Mais si Celer vous voit, hélas ! vostre fierté
„ M'est-elle un sur garand de vostre liberté ?
„ Aux soupirs de Celer serés vous inflexible ?
Je l'aime indifférent, le fuirés vous sensible ?

A L B I N E.

ALBINE.

Eh ! comptés vous pour rien Domitien jaloux ?
Celer d'un tel rival redoutant le courroux,
N'osera. . . .

EMILIE.

Que dis-tu ? C'est par le danger même,
Qu'un heros cherche à plaire à la beauté qu'il aime :
L'amour sans le péril n'est pas digne de luy.

ALBINE.

Mais c'est le seul moyen qui vous reste aujourd'huy.
Aprenés à Celer que l'empereur adore. . . .

EMILIE.

Eh bien, Albine, eh bien, allons plus loin encore ;
Le remords n'est pas fait pour les cœurs amoureux,
Lors qu'un crime de plus paroît servir leurs feux.
Pour dérober Celer au péril qui le presse,
Taschons en le trompant d'étouffer sa tendresse :
Feignons que Cornélie écoute l'empereur.
A l'imposture enfin livrons nous sans horreur.
Est-il rien de honteux pour sauver ce qu'on aime ?
Mais j'aperçois Celer, quel desespoir extreme !
Quel trouble ! quels regards ! il connoît son mal-
heur,
L'ingrat vient m'étaler sa perfide douleur.

N'étoit

TRAGÉDIE.

41

N'étoit ce pas affés du recit de sa flamme ?
Faut-il que ses regrets. . .

SCÈNE II.

EMILIE, CELER.

CELER.

Dieux ! qu'ay-je appris, madame !

Je perds l'unique objet qui flattoit mes desirs ;
Je perds, et ma constance, et mes tendres soupirs.
Mon feu devient un crime, et mon cœur déplorable

Se trouve en ce moment téméraire et coupable,
En opposant au soin dont il est combattu,
Un amour qu'en naissant approuva la vertu.

EMILIE.

Quoy, seigneur, auriés vous rencontré Cornélie ?

CELER.

Après le coup affreux qui va m'ôter la vie,
Osay-je souhaiter encor de la revoir ?
Je dois la fuir. . . la mort est mon unique espoir.
Pourrois-je soutenir le spectacle funeste
De ces sacrés habits, de ce voile modeste ?

G

Aimable

Aimable Cornélie, est-ce donc là le sort
Que me gardoient les dieux, en empêchant ma
mort ?

Je veux luy reprocher son sacrifice injuste. . . .
Que dis-je ! je me vois dans un azile auguste ;
Puis-je aux yeux de Vesta redoublant mon forfait,
Me plaindre d'un larcin qu'elle même m'a fait ?

E M I L I E.

Les dieux dont vous croyés être en droit de vous
plaindre,
Ne sont pas les rivaux pour vous le plus à craindre.

C E L E R.

Madame, expliqués vous ; eh ! quel audacieux
Peut souhaiter un cœur réservé pour les dieux ?

E M I L I E.

C'est le seul qui leur peut enlever Cornélie.

C E L E R.

„ Ah ! c'est Domitien. . . ma constance affoiblie
„ Cède á ce coup fatal. . . quoy, c'est Domitien !
„ Son cœur est-il donc fait pour un si beau lien ?
„ Je ne pourray survivre à ce malheur extrême !
„ Le temple de Vesta possède ce que j'aime ;
„ Je trouve contre moy l'empereur et les dieux !
Aimable Cornélie, en voyant vos beaux yeux

A

TRAGÉDIE.

43

A de moindres rivaux je n'ay pas dû m'attendre.

EMILIE.

Quels soupirs, quels regrets, me faites vous entendre ?

Vous me faites trembler, Celer; sçavez vous bien

Quel espoir aujourd'huy flatte Domitien ?

Pour donner plus d'éclat à l'ardeur qui l'inspire;

Il prétend élever Cornélie à l'empire ;

Il prétend que l'hymen. . . .

CELER.

Dieux ! que m'apprenés vous !

De Vesta qu'il outrage, il brave le couroux !

EMILIE.

Celer, ne songés plus qu'à vaincre vostre flâme,

Rapellés la raison, bannissés de vostre âme

Un amour dangereux qui peut vous accabler;

Cessés. . . cessés enfin de me faire trembler.

J'ose vous implorer aujourd'huy pour vous même,

Songés. . . songés, Celer, à quel péril extrême

Vous expose un objet épris de la grandeur. . .

CELER.

Quoy ? Cornélie écoute une coupable ardeur !

G 2

EMILIE.

EMILIE.

Ah ! que ne fait-on pas pour l'empire du monde ?

CELER.

Se peut-il qu'à ses vœux la vestale réponde !

O ciel ! Domitien auroit pû la charmer !

Non, ne le pensons pas... c'est trop tost m'alarmer,

On vous trompe, madame... ah ! gardés-vous de croire,

Qu'elle oublie et ses vœux et le soin de sa gloire.

EMILIE.

Eh ! quoy ! vous l'excusés, et voulés détourner
Des soupçons...

CELER.

Je ne puis trop tard la condamner.

Je l'adore, madame, et j'entens qu'on l'offense ;

Mon cœur luy doit du moins sa premiere defense.

Allons, il faut accroistre où calmer mon éffroy,

Malgré Domitien et sa funeste loy,

Si j'imité son crime en aimant Cornélie,

Il faut pour l'expier, que je perde la vie.

Dans ce temple sacré, témoin de mes douleurs,

Tout mon sang répandu doit effacer mes pleurs.

O puissante Vesta ! permets ce sacrifice,

C'est vanger tes autels et me faire justice.

EMILIE.

EMILIE.

J'entens du bruit, Celer, si c'étoit l'empereur,
S'il vous voyoit, fuyés, évités sa fureur.

CELER.

Moy fuir ! non, non, madame, eh ! pourquoy me
contraindre ?

J'ay perdu tout espoir, je n'ay plus rien à craindre.

EMILIE.

O dieux ! c'est Cornélie, ah ! Celer, suivés moy,
Vous vous perdés. . . .

CELER *à part, en la voyant en habit de vestale.*

Hélas ! comme je la revoy !

EMILIE, *à part.*

Ciel ! il va luy parler, je succombe à ma rage,
Informons l'empereur ; périsse qui m'outrage.

SCENE III.

CELER, CORNELIE.

CORNELIE, *à part.*

Ne me trompay-je point ? Que vois-je, hélas ! c'est
luy !

CELER.

Madame, en quel état vous trouvay-je aujourd'huy !
Sans

Sans plaindre ce qu'à Rome il en couste de larmes,
Vous avés à Vesta consacré tant de charmes !
Quand je puis vous parler pour la premiere fois,
Tout icy m'interdit l'usage de la voix. . . .
Quoy ! les dieux ont souffert vostre injuste esclavage,
Vous à qui tous les cœurs préparoient leur hom-
mage,
Faut-il, O ciel ! faut-il vous trouver dans ces lieux ?

C O R N E L I E.

Ne plaignés pas mon sort, il est trop glorieux.
Seigneur, icy nos soins sont les superbes festes
Que Rome offre à Vesta pour prix de ses con-
questes.
Pouvés vous condamner son culte solennel ?
Vous pour qui si souvent nous ornons son autel,
Et de qui le grand nom et les faits heroïques
Sont meslés chaque jour dans nos sacrés cantiques.
Mais si vous connoissés nos augustes emplois,
Vous ne connoissés pas la douceur de nos loix,
Des plus brillans honneurs on fait nostre partage ;
Leur éclat est pourtant nostre moindre avantage ;
L'innocence à son gré regle icy nos desirs ;
Contentes d'ignorer tous les autres plaisirs,
Que suivent quelque fois mille peines secretes,
Nous favous seulement jouïr de nos retraites.

Concevés

Concevés nostre sort, qu'il est tranquile et doux !
Si nos soins sont aux dieux, nos cœurs ne sont qu'à
nous.

CELER.

Vos cœurs ne sont qu'à vous ! que vous estes heu-
reuses !

Vous n'éprouvés jamais d'allarmes dangereuses !
Quoy donc ! lorsqu'à Vesta vous les avés offerts,
Ces cœurs ne craignent plus de porter d'autres fers !
Quoy ! des qu'ils ont juré dans ce séjour paissi-
ble. . . .

Eh ! dépend-il d'un cœur de se rendre insensible,
Madame ? Et quand les dieux l'ont fait pour s'en-
flamer,

Des vœux fussent-ils pour l'empêcher d'aimer ?
Non, non, quand d'un beau feu nôtre ame est em-
brasée,

Quand par mille vertus elle est autorisée ;
Quand pour mieux l'engager elle voit à la fois
Les dieux et les mortels envieux de son choix,
Enfin quand pour forcer sa vaine résistance,
L'amour et la raison semblent d'intelligence,
Des sermens peuvent-ils jamais l'en garantir ?
Ah ! ses fers sont trop beaux pour en pouvoir sortir.
Combien de fois, grands dieux ! gémissant sous mes
chaines

Cherchay-je dans la fuite une fin à mes peines !

Non

Non pas que rougissant de ma captivité,
J'aimasse mieux les biens qu'offre la liberté ;
Mais d'un trop digne objet esclave involontaire,
Je n'osois consentir au désir de luy plaire :
Pour avoir trop connu le prix de ses attraits,
Je croyois ne pouvoir les meriter jamais.
Il fallut m'exiler ; jésperay que l'absence
Et les travaux guerriers. . . inutile espérance !
Le Dieu que je fuyois, est de tous les climats,
Madame, il me suivoit jusques dans les combats ;
Et tandis que brûlé d'une ardeur déplorable,
Je cherchois pour l'éteindre une mort honorable,
De funestes succès reveilloient dans mon cœur
L'espoir qui dans ce jour cause tout mon malheur.

CORNELIE.

Qu'entens-je ! quoy ! l'amour soumet un si grand
homme !
Quoy ! tandis que conduit par le destin de Rome,
Seigneur, vous etendiés par mille exploits fameux
Des conquestes qu'icy luy préparoient nos vœux !
Ce qui vous animoit, ce n'étoit point la gloire !
Et vous fuyiés l'amour en cherchant la victoire !
Je vous croyois heros, et vous n'étiés qu'amant.
Ah ! Rome désavoüe un pareil sentiment,

Tout

Tout partage la blesse, et sa gloire outragée. . . .

CELER.

Si je l'offense, hélas ! elle est trop bien vengée :
Un changement nouveau favorable à mes vœux
Sembloit me présager un destin plus heureux,
Et l'espoir si long tems ignoré de ma flame,
Pour la première fois avoit charmé mon ame :
Je venois, entraîné par ce guide imposteur,
Des maux que j'ay soufferts fléchir l'aimable auteur ;
Peindre à cette beauté les transportss que j'éprouve ;
O ciel ! dans quel état mon amour la retrouve !
Tout m'ordonne à ses yeux d'éteindre mes desirs,
Tout luy defend, hélas ! d'écouter mes soupirs :
Elle n'a plus de prix pour mon ardeur fidelle,
Je souhaitois son cœur, il ne dépend plus d'elle.
Je dois rompre ma chaîne en voyant ses liens,
Et les vœux qu'elle a faits condamne tous les
miens :

J'allois luy déclarer mon amour déplorable,
Et dans le même instant j'aprens qu'il est coupable.
Eh ! pouvois-je prévoir absent, loin de ces lieux,
Que vous faisiés mon crime en vous offrant aux
dieux ?

Que dis-je ? Si je crois ce que Róme publie,
Ces retraites bientôt vont perdre Cornélie :

H

Bientost,

Bientôt, dans un palais digne de ses appas,
 Et l'amour et l'Hymen vont conduire ses pas. . . .
 Ainsi Domitien ayant trop sçu vous plaire,
 Sera de tant d'attraits l'heureux dépositaire :
 Domitien, grands dieux ! hélas ! si vostre cœur
 Infidèle à Vesta choisissoit un vainqueur,
 Il lui falloit des feux, dont l'ardeur pure et tendre
 Le pussent excuser d'avoir daigné se rendre !
 Etoit-ce à l'empereur à vous faire oublier. . . .
 Ah ! j'étois seul en droit de vous justifier !

CORNELIE, *à part.*

Vesta, secondès moy dans ce moment terrible :
 O destin ! de tes traits voila le plus sensible.

CELER.

Ouy, si l'on fut jamais digne d'un fort si doux,
 Mon timide respect m'élevoit jusqu'à vous. . . .
 Mais vostre cœur se trouble, et ce discours le gêne,
 En rabaisissant son choix, j'ay mérité sa haine.
 Pour vous plaire il falloit luy trouver des vertus. . .
 Il vous paroist peut être aussi grand que Titus ;
 Ne vous contraignés pas. . .

CORNELIE.

Justes dieux ! quel outrage !
 O ciel ! est-ce Celer, qui me tient ce langage ?

Quel

Quel téméraire aveu ! quel coupable entretien !
 Vous m'offensés cent fois plus que Domitien.
 Peu content d'avouer une coupable flame,
 D'un penchant criminel vous soupçonnés mon âme;
 Lorsque, Domitien, interdit et confus
 Fait par son désespoir éclater mes refus.
 Enfin quand je le haïs, vostre injustice extrême
 Ose me reprocher [*à part*] mais que dis-je moy
 même !
 D'où vient qu'avec ardeur je cherche à m'excuser ?
 Dois-je prendre intérêt à le désabuser ?
 Non, non, continués d'outrager Cornélie,
 Vous ne mérités pas quelle se justifie.

C E L E R.

Malheureux, qu'ay-je fait ! hélas ! dans ce moment
 Je sens toute l'horreur de mon égarement.
 Quoy ! j'ay-pû démentir par un transport coupable
 Le plus parfait respect. . . O fort impitoyable !
 Quels malheurs contre moy rassemble ton courroux !
 Je revois, Cornélie, et c'est un de tes coups;
 Après un long exil, tu m'offres sa présence,
 Et c'est pour l'offenser que je romps le silence. . .
 Madame, à mes remords mon cœur abandonné. . .
 Non, mon crime est trop grand pour être pardonné:
 Immolés un perfide, et faites vous justice.

[*Il se met à ses genoux.*]

J'implore à vos genoux un coup juste et propice.

Frappés, percés mon cœur et songés seulement
Que s'il est criminel, c'est depuis un moment.

SCENE IV.

CELER, CORNELIE, DOMITIEN.

DOMITIEN.

Enfin je vois le Dieu que mon amour outrage,
Et pour qui votre cœur refuse mon hommage.
Ce sont là ces devoirs, ce sont là ces autels,
A qui vous immolés jusques aux immortels !
Je ne prévoyois pas l'obstacle qu'on m'oppose ;
Outrè de vos mepris j'en respectois la cause :
Mais quoy ! quand tout icy vous doit humilier,
Vous dédaignés encor de vous justifier :
Quand tout se réunit enfin pour vous confondre,
Parlés si vous l'osés, qu'avez-vous á répondre ?
Ne l'ay-je pas surpris, madame, á vos genoux ?

CORNELIE.

Ouy, comme tout mortel doit être devant nous.

SCENE

SCÈNE V.

DOMITIEN, CELER, LICINIEN, Gardes.

CELER.

Quoy ! seigneur, pouvés vous. . .

DOMITIEN.

Taisés-vous, téméraire.

CELER.

Seigneur, écoutez moins une injuste colére ;
Contre un cœur innocent, loin de vous prévenir,
Perdés le criminel que vous devés punir ;
C'est a moy. . .

DOMITIEN.

C'est ainsi qu'à mes ordres rebelle,
Ton amour insolent n'a pû s'éloigner d'elle !
Traître, tu savois bien que d'un pareil mépris
Cornélie en ces lieux te reservoit le prix.
Tremble, perfide, tremble, et que ton cœur fre-
misse,
Domitien jaloux choisira ton supplice.
Qu'on l'arreste ; bientôt je combleray vos vœux,
Ingrats, et ma fureur va vous unir tous deux.

CELER,

CELER, *à part.*

Grands dieux ! oubliés vous l'usage du tonnerre !
Quel maître après Titus donnés vous à la terre !

SCENE VI.

DOMITIEN, LICINIEN.

DOMITIEN.

„ Ils s'aiment donc, hélas ! O mortelle douleur !
„ Je ne puis me cacher leur crime et mon mal-
heur !

Tu vois, Licinien, que malgré ma défense,
Celer de Cornélie à cherché la présence.
Il charme la perfide autant qu'il est charmé,
Il m'auroit obéy, s'il n'étoit pas aimé. . . .
L'ingrate ! quel orgueil ! ah ! loin de se confondre,
Elle n'a pas daigné seulement me répondre.
Peut être en négligeant de démentir mes yeux,
Elle croit que mon cœur la justifiera mieux :
Mais le dépit me rend à ma fierté sévère,
L'amour gênoit un cœur formé pour la colére.
Ouy, d'une indigne chaîne il faut me dégager,
Immolons deux ingrats qui m'osent outrager !
Et songeons que je dois, en punissant leurs crimes,
Les plus affreux tourmens aux plus cheres victimes.

LICINIEN.

LICINIEN.

Eh! bien, seigneur, eh! bien, laissés agir les loix,
Les dieux ainsi que vous ont á vanger leurs droits.

DOMITIEN.

„ Qui moy. . . quoy! je pourray condamner Cor-
„ nélie ?
„ Dieux ! son nom seul me trouble, et ma fureur
„ s'oublie.
„ Cet amour qui devoit couronner ses appas,
„ Fera donc aujourd'huy l'arrest de son trépas. . .
„ Mais quoy ! je souffriray que l'ingrate m'of-
„ fense. . . .

LICINIEN.

Seigneur, tentés du moins d'étonner sa constance.
Montrés á Cornélie un terrible danger,
Pour servir vostre amour feignés de le vanger.
Souffrés que l'accusant d'une ardeur criminelle,
Je la force á se rendre á des vœux digne d'elle.
Pour défendre sa gloire et protéger ses jours,
Vous la verrez bientost chercher vostre secours.

DOMITIEN.

Je m'abandonne á toy, fers ou vange ma flame,
Tu ne peux qu'obeir aux transports de mon âme.
Désja pour ébranler son cœur audacieux,
Je vais faire garder Cornélie en ces lieux.

Allons,

Allons, Licinien, que l'ingrate choisisse
Celer où l'empereur, le trône où le supplice.

Fin du troisième acte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

EMILIE, *seule.*

CESSE de me donner des conseils superflus,
Impuissant repentir, je ne t'écoute plus.
Pourquoy porter le jour dans nos cœurs déplorables,
Lorsqu'en les éclairant tu les rends plus coupables ?
A mes yeux aveuglés n'offres plus ton flambeau,
Le remords qu'on méprise, est un crime nouveau.

SCENE II.

EMILIE, ALBINE.

ALBINE.

Madame, quel forfait a souillé cet azile ?
Et trouble le repos de ce séjour tranquille ?

Le

Le temple est investi de soldats furieux,
Le peuple repoussé fuit l'aspect de ces lieux.
L'empereur en partant vient d'y laisser sa garde;
Quel est le criminel que ce péril regarde?
Qui veut-on perdre icy, madame. . .

EMILIE.

Deux ingrats.

ALBINE.

Quoy donc ! . . .

EMILIE.

L'amour jaloux a juré leur trépas.

ALBINE.

Vous souhaitez leur mort, et vostre cœur s'expose. . .

EMILIE.

Je la souhaite, Albine, ah ! c'est moy qui la cause :
Par un avis secret irritant l'empereur,
Je viens de les livrer à sa juste fureur ;
Il a surpris Celer aux pieds de Cornélie,
Et leur crime est connu par les soins d'Emilie ;
Le fier Domitien me seconde en ce jour,
Et sans le soupçonner il vange mon amour.

ALBINE.

Ainsy donc ils mourront, est-il bien vray, madame ?
La vengeance à son gré dispose de vostre ame ?

I

Vous

Vous n'écoutez plus rien, raison, gloire, vertu,
O ciel ! qu'avés vous fait. . . .

E M I L I E.

Albine, que veux-tu ?

Connois le trouble affreux d'une amante allarmée
Au spectacle cruel d'une rivale aimée :
Celer à Cornélie alloit peindre ses feux ;
Quel moment pour mon cœur jaloux et malheureux !

A L B I N E.

Quoy ce jeune Romain, ce héros invincible,
Qui seroit innocent s'il étoit insensible ;
Celer dont la valeur est nostre unique appuy,
Vá sous d'indignes coups expirer aujourd'huy !

E M I L I E.

L'ingrat, je l'attendois avec impatience ;
Il arrive, et luy même il cherche ma présence :
Mais c'est pour s'empresser, en me vantant sa foy,
De m'apprendre des feux qu'il ne sent pas pour
moy :
De mon espoir trompeur je me vois la victime ;
Je perds tout a la fois, mes soins, mes dieux, mon
crime.

Non ce n'est pas assés, ma fureur aujourd'huy
Veut perdre encor Celer, et me perdre avec luy.

A L B I N E.

ALBINE.

Vous vous repentirés d'avoir crû la vangeance,
Si le sang de Celer éfface son offence.
Craignés d'être réduite á des vœux superflus,
Et de lui pardonner quand il ne sera plus.

EMILIE.

Tu partages mes feux, cruelle Cornélie !
Pour me trahir enfin ta vertu s'est trahie.
Tu brûles pour Celer, tu me ravis sa foy :
Est-ce le crime, hélas ! que j'attendois de toy ?
Je voulois que ta chute á mes vœux fût propice ;
Ton forfait est du mien le terrible supplice.

ALBINE.

Quoy ! rien ne vous fléchit, l'amour et l'amitié,
Rien ne parle pour eux, pas même la pitié !
Songés que vostre rang. . . .

EMILIE.

Je sçay ce qu'il demande;
Mais dans mon trouble affreux, que veux-tu que
j'entende ?
Albine, moins l'amour á de droits sur un cœur,
Plus son joug est pesant, lórsqu'il est en vainqueur ;
Et des que nous brûlons de feux illégitimes,
Nostre ardeur est toujours le moindre de nos crimes.

Cén-est fait, je succombe á mes jaloux transports,
La rage triomphante étouffe le remords.
„ Puisse ce jour fatal en terminant ma peine,
„ Eclairer le trépas des objets de ma haine !
„ Jouissons de leur mort, et mourons après eux ;
„ Tombe sur moy ce temple outragé par mes feux !
„ Que ses débris vangeurs au défaut du tonnerre
„ Cachent en l'achevant, mon supplice á la terre !
„ Vesta, quitte l'azile où j'ay trahi ta loy ;
„ Des lieux que j'ay souillés sont indignes de toy.

S C E N E III.

EMILIE, ALBINE, MAXIME.

E M I L I E.

Maxime, quel dessein peut icy vous conduire ?

M A X I M E.

Mon trouble de nos maux doit assés vous instruire :
Madame, le pontife arrive dans ces lieux
Pour juger Cornélie en présence des dieux ;
Licinien l'accuse et ce temoin perfide,
Que l'intérest séduit, que l'imposture guide,

A

TRAGEDIE.

61

A si bien projeté son horrible forfait,
Que de sa perfidie il obtiendra l'effet.

EMILIE.

Quoy ! Celer va périr ! dieux, qu'elle violence !
Maxime, laissés moy.

SCENE IV.

EMILIE, ALBINE.

EMILIE.

O terrible vengeance !

Barbare, qu'ay-je fait ! qui pourroit en ce jour
A de si noirs complots reconnoître l'amour !
Faut-il perdre á la fois Celer, et Cornélie ! . . .
Et c'est toy qui les plains, malheureuse Emilie !
Tu crains pour ces ingrats des tourmens moins
affreux
Que les funestes maux que tu souffres par eux . . .
Quoy ! Celer va périr ! charmé de ma rivale,
Il ignore l'excès de ma peine fatale.
Albine, il va périr, sans apprendre en ce jour
Quels soupirs il immole á son injuste amour ;

II

Il ne fait pas l'ingrat quel est son plus grand crime :
Mais....

SCENE V.

DOMITIEN, MAXIME, Suite, EMILIE,
ALBINE.

DOMITIEN.

Vous favés mon ordre, obéissés, Maxime;
Et vous, laissés nous seuls. Madame, c'est à vous,
A défendre Celer de mon juste courroux.
Je l'attens en ces lieux, je veux en sa présence
Vous apprendre à quel prix je remets ma vengeance.
Il n'est qu'un seul moyen de conserver ses jours,
Il n'est qu'un seul moment pour tenter ce secours.
Surtout ne pensés pas qu'une priere vaine,
Ce moment écoulé, puisse ébranler ma haine.
Ouy, Celer, est perdu, s'il manque vostre appuy.

EMILIE.

Comment, seigneur !

DOMITIEN.

Je vais m'expliquer devant luy.

EMILIE.

EMILIE.

Je puis sauver, Celer ! dieux, quel bonheur extrême !

SCÈNE VI.

DOMITIEN, CELER *désarmé*, EMILIE.

DOMITIEN, à CELER.

Aprochés, écoutez ma volonté suprême.

Venés, et d'Emilie implorés les bontés ;

Songés que vous vivrés si vous les mérités.

Ce n'est qu'en sa faveur que mon courroux s'arrête,

Elle peut à mes coups dérober vostre teste,

Epargner à ces lieux le sang qui va couler,

Et retenir mon bras prest à vous immoler.

[à EMILIE.]

Du destin de Celer vous allés être arbittre.

EMILIE.

Moy, seigneur ?

DOMITIEN.

Ouy, vous même ; aprenés à quel
titre ;

Je vais le déclarer, mais souvenés vous bien

Que pour sauver Celer, il n'est que ce moyen.

EMILIE.

EMILIE.

Ah ! seigneur, achevés d'éclaircir ce mystère.
Pour vous rendre un héros, hélas ! que puis-je faire ?
Quel Dieu peut protéger Celer prest à perir ?

DOMITIEN.

L'Hymen est le seul Dieu qui peut le secourir.

EMILIE, *à part*.

Ah ! seigneur, tous les dieux doivent s'y joindre
encore.

DOMITIEN.

Ce secours seul luy reste, il meurt, s'il ne l'implore.
Ouy, si l'ingrat Celer veut fléchir mon courroux,
Je prétens qu'en ce jour il épouse. . .

EMILIE.

Qui ?

DOMITIEN.

Vous.

EMILIE.

Quoy ! seigneur. . .

DOMITIEN.

Arrestés, et gardés-vous, madame,
De combattre un projet approuvé par ma flame.

CELER,

CELER, *à part.*

Quel projet ! penfes-tu, cruel Domitien,
Contraindre tous les cœurs à reffembler au tien ?

DOMITIEN.

Je veux ainfi brifer la chaine qui vous lie,
Et vous donnant Celer, m'accorder Cornélie.
Par cette épreuve auffy, je fauray fi fon cœur
N'arme que contre moy fes dieux et fa pudeur.
Il faut que voftre Hymen, de leur joug la délivre,
Qui refuse l'exemple ôfe souvent le fuivre ;
Et quelque fois d'un cœur, de defirs combattu,
La crainte du reproche eft l'unique vertu.
Pour couronner qui j'ayme où punir qui m'offense,
On eft preft à fervir ma flame où ma vangeance.
Rome, de deux ingrats m'abandonnant le fort,
Verra des mêmes yeux, et leur grace et leur mort.
Si leurs jours vous font chers, protégés lés, madame ;
Je vous ay dit le prix qu'en exige ma flame.
Je vous laiffe ; fongés que dans cet entretien
Vous reglerés le fort de Celer et le mien.

[à CELER.]

Je vais faire en ces lieux conduire Cornélie ;
Tu nas plus qu'un moment pour lui fauver la vie ;
Celer, elle eft jugée, et fon fupplice eft preft ;
Tremble, tu vas peut être achever fon arrest.

K

SCENE

SCENE VII.

CELER, EMILIE.

CELER.

„ Qu'ay-je entendu ! quel coup, quels forfaits,
„ qu'elle rage !
„ Quoy ! Cornélie éprouve un si cruel outrage !
„ Tiran, par ce moyen tu prétens désarmer
„ Cet objet vertueux que tu ne peux charmer !
„ Vous le souffrés, ô ciel ! vous souffrés qu'on
„ punisse
„ La plus pure vertu du plus honteux supplice !
„ Quoy ! vous qui ne devés obéir qu'à nos dieux,
„ Pontifes, vous servés un tyran furieux !
„ Et les saints protecteurs de la foible innocence
Eux mêmes vont l'offrir aux traits de la vengeance !

EMILIE.

„ Ah ! Celer, plut aux dieux que dans ce triste
„ jour
„ Un mépris favorable eut éteint vostre amour !
„ On sait que Cornélie à vos feux trop sensible. . .

CELER.

„ J'aurois fléchi sa haine. . . O ciel ! est-il possible. . .
„ Non,

„ Non, croyés. . .

EMILIE.

Voulés-vous démentir un rival
Trop instruit d'un secret à son amour fatal ?
C'étoit icy tantost, qu'attentive á vous plaire,
Cornélie écoutoit vostre flame sincere.
Hélas ! c'étoit icy que Celer trop charmé
Goustoit à ses genoux la douceur d'être aimé.

CELER.

Vous la croyés sensible á l'ardeur qui m'anime !
Le cœur de Cornélie est-il fait pour le crime ?
Ce fatal entretien qui vous paroist si doux,
Ne m'a que trop appris le poids de son courroux.

EMILIE.

Comment ? . . .

CELER.

C'étoit icy qu'en luy peignant ma peine,
Mon déplorable amour a mérité sa haine.
Je me suis à ses pieds jetté dans ce moment,
C'étoit en criminel, et non pas en amant. . .
Mais malgré les rigueurs de son sort inflexible,
Il est pour mes tourmens un remède infallible.
Je ne puis que de vous espérer ce secours,
Madame, á vos bontés aurois-je en vain recours ?

K 2

EMILIE.

E M I L I E.

Quel service important puis-je aujourd'huy vous rendre ?

Celer, expliqués vous, que faut-il entreprendre ?

Comptés qu'en vous servant rien ne peut m'arrester ;

Parlés ; me voila preste á tout exécuter.

C E L E R.

Tandis que le tyran permet que je vous voye,

Et qu'un coupable espoir dans ce temple m'envoie ;

Donnés moy les moyens de terminer mon sort.

Vous balancés. . . . songés quels biens suivront ma mort.

Pour vous determiner à m'arracher la vie,

Songés qu'en périssant, je sauve Cornélie :

Le tyran n'aura plus de pretexte fatal,

Il perdra sa fureur en perdant son rival.

Vous ne répondez pas. . . O ciel ! que dois-je croire ?

Vous n'avez qu'un moment pour defendre ma gloire :

Si vous n'accordés rien à la foible amitié,

Et si vous refusés ma mort à la pitié ;

Accordés la du moins aux autels que j'offense,

Donnés moy le trépas par grace où par vangeance.

E M I L I E.

EMILIE.

Celer, ç'en est donc fait, et vous voulés mourir !
Tandis. . .

CELER.

Le crime seul pourroit me secourir.

EMILIE.

Ainsi vous oubliés qu'un rival vous pardonne !

CELER.

Qu'elle grace ! a quel prix le tyran me la donne !
Quel sacrilège Hymen il ose proposer !
C'est trop me laisser vivre et trop vous exposer,
Madame, terminés le trouble qui m'accable.
Eh ! quel poison s'attache á mon cœur déplorable !
Tout devient criminel en s'approchant de moy,
Jusqu'à mon amitié tout doit remplir d'effroy.
Le tyran peut penser qu'à vos vœux infidelle,
Imitant de ses feux l'audace criminelle,
Perfide à vos devoirs vous pourrés immoler. . .

EMILIE.

Cruel ! quand je me tais, dois-tu les rapeller ?
Ainsi tu vas mourir, c'est ton unique envie,
Barbare, je ne puis t'attacher à la vie. . .
Je méritois pourtant un cœur comme le tien ;
Hélas ! que n'ai-je pô charmer Domitien !

Que

Que n'a t'-il pû m'offrir pour le prix de ma chaîne
Tout ce qui peut flatter le cœur d'une Romaine !
Honneurs, empire, enfin pour ne rien excepter,
Que n'a t'-il pû m'offrir de quoy te meriter ?
Mon cœur à tes vertus rendant plus de justice,
T'auroit à peine osé vanter ce sacrifice :
J'aurois tout accepté pour venir dans ce jour
En faire par tes mains un trophée à l'amour.
Preferes-tu la mort au bonheur d'Emilie ?
Laisse à Domitien le cœur de Cornélie.
Il peut, si tu le veux, par une heureuse loy
Se donner ce qu'il aime, et me donner à toy...
Quoy ! tu passis ingrat ! mon Hymen t'épouvante !
Connois, connois le prix des vœux qu'on te présente.
Si des soupirs constants méritoient du retour,
Combien ton cœur ingrat me devoit dans ce jour !...
Mais pourquoy de mon feu t'expliquer la naissance ?
Ah ! loin de t'attendrir, je vois trop qu'il t'offense.
Tu détournes les yeux... tu crains mes tendres
pleurs ;
Vois du moins un moment mes secretes douleurs.
Ce séjour de Vesta, l'auguste sanctuaire
De mes tristes regrets est le dépositaire :
En vain je m'y prosterne aux pieds des immortels,
Je ne trouve que toy sur leurs sacrés autels ;

Et

TRAGÉDIE.

71

Et mon cœur qui les ôse immoler à ta gloire,
N'aperçoit point son crime en voyant ta victoire.
Ce temple disparoît, en t'offrant à mes yeux,
Tu fais seul ma raison, mes devoirs et mes dieux !
Et tu ne peux, cruel, oublier Cornélie !
Dis que faut-il encor que je te sacrifie ?

CELER.

O dieux !

EMILIE.

Me plaignés-vous, Celer ? mon triste sort
Peut-il. . .

CELER.

Ah ! vangés-vous, et me donnés la mort.

EMILIE.

C'est donc le seul présent que tu veux de ma flamme ?
Ingrat ! quoy ! mes soupirs n'ébranlent point ton
âme !

Eh bien ! si tu me haïs, redoute l'empereur ;
Tu n'as plus qu'un moment pour calmer sa fureur :
L'objet qui t'a charmé va faire ton supplice,
Et tu seras puni quelque sort qu'il choisisse :
Son Hymen où sa mort me vangeront de toy.

SCÈNE VIII.

CELER, *seul.*

Ou suis-je ! qu'elle horreur ! et quel est mon effroy !

Des

Des projets criminels dont son âme est remplie,
Aurois-je pû jamais soupçonner Emilie ?
Sa perfide amitié m'abusoit en ce jour,
Et couvroit de son nom ce détestable amour.
O dieux ! qu'elle fureur á la sienne est égale !
Ces complots sont formés au cœur d'une vestale !
Je perdray Cornélie ! hélas ! tel est son sort,
Leur crime et sa vertu vont décider sa mort.
Mais on doit en ces lieux amener Cornélie,
Je vais la voir encor, je vais. . . mais quoy ! j'oublie
Que je fais tous ses maux, et qu'en ce jour, hélas !
Je mérite sa haine, et cause son trépas !
Que dirois-je ? Ma bouche est assés criminelle,
Et je dois. . . mais on vient, ah ! sans doute c'est
elle.

S C E N E IX.

C E L E R, M A X I M E.

C E L E R.

Eh bien, vais-je la voir ? Répondés. . .

M A X I M E.

. . . Non, seigneur.

C E L E R.

Quoy ! ne fait-elle pas l'ordre de l'empereur ?

M A X I M E.

TRAGÉDIE.

73

MAXIME.

Elle ne veut, seigneur, vous voir qu'en sa présence.

CELER.

Qu'en sa présence, O ciel ! c'est moy seul qui l'offense.

Quels funestes soupçons viennent me tourmenter !

Je les rejete en vain, je ne puis les dompter ;

Mon amour les avoue, et ma vertu leur cède...

Quel mouvement jaloux me saisit et m'obsède !

Quelle étoit mon erreur !... ah ! je le vois trop bien,

J'offre plus d'un transport au fier Domitien ;

L'Hymen qu'il me propose, et qu'accepte Émilie,

Tout me dit qu'il est sur du cœur de Cornélie :

Elle trahit mes feux... les autels... sa vertu ;

Est-il possible, amour ? Vesta, le souffres-tu ?

MAXIME.

Seigneur...

CELER.

Je vous entens, Maxime, il faut vous fuivre.

„ O mort ! à quels malheurs me laissés vous sur-
„ vivre ?

„ Prodigue de vos coups lorsqu'ils sont des rigueurs,

„ Vous nous les refusés, lorsqu'ils sont des faveurs.

Fin du quatrième acte.

L

ACTE

ACTE CINQUIEME.**SCENE PREMIERE.****DOMITIEN, LICINIEN.****LICINIEN.**

LES pontifes, seigneur, ont secondé mon zele,
Pour étonner l'objet á vos desirs rebelle.
Ils vont par l'appareil d'une utile rigueur,
Le forcer en ce jour d'accepter son bonheur :
Ouy, bientôt Cornélie, á vos soupirs rendüe,
Viendra vous implorer gémissante, eperdüe ;
Et flatter un amour qu'elle osoit dédaigner.
Lorsqu'il faut sans remise, où mourir où regner,
Seigneur, un pareil choix n'est pas long tems á
faire.

DOMITIEN.

Un sentiment plus doux arreste ma colere ;
Celer n'est pas aimé, si j'en croy mon espoir,
Cornélie á tantost refusé de le voir ;

Ce

Ce n'est que devant moy qu'elle prétend l'entendre.
 Si mon cœur abusé ne cherche à me surprendre,
 Ce refus me promet le succès de mes vœux.
 Ah ! si de mon rival elle approuvoit les feux !
 Preste à subir l'horreur d'une éternelle absence,
 Elle voudroit encor jouir de sa présence.
 Pourroit-elle le fuir, quand soumise à mes loix,
 Je luy dis de le voir pour la dernière fois ?
 Je les attens icy : toy, prens soin qu'on diffère
 Les coups qu'ont préparé ton zèle et ma colere.

SCENE II.

DOMITIEN, *seul.*

Je devois rencontrer Emilie en ces lieux...
 Elle ne paroist point... fuiroit-elle mes yeux ?
 A mes ordres aussi veut-elle être rebelle ?
 Rougit-elle des nœuds que je formois pour elle ?
 De l'Hymen de Celer son cœur épouvanté
 N'ose-t'-il à ce prix payer sa liberté ?
 Et... mais pour éprouver celui de Cornélie,
 Feignons, annonçons luy cet Hymen d'Emilie.
 Ouy, plus que mon courroux ce secret est certain,
 La seule jalousie ébranle un cœur Romain.
 Gardes, cherchez Celer ; s'ils confirment ma
 crainte,
 Leur mort me vengera d'un moment de contrainte.

SCENE III.

DOMITIEN, CORNELIE.

DOMITIEN.

Il est tems de finir les troubles de ce jour,
Et que l'Hymen achève un projet de l'amour.
Il est tems de m'offrir, en terminant ma peine,
Le prix de ma tendresse, et même de ma haine.
Je sçais que vostre cœur a suivi son devoir,
En évitant Celer, et craignant de le voir. . .

CORNELIE.

Crois-tu qu'en ta faveur j'évite sa présence ?
Je voulois à tes yeux prouver son innocence,
T'apprendre que Celer. . . mais ciel ! qu'aurois-je
fait !

Tu ne veux que sa mort, et non pas son forfait.
Eh bien, cruel, acheve, et satisfais ta rage,
Sans me parler encor d'un amour qui m'outrage.
Barbare ! devois-tu, pour immoler mes jours,
D'un sacrilège arrest mandier le secours ?
Un tyran comme toy lorsqu'il veut des victimes,
Paroistroit s'avillir, en prétextant ses crimes.
Que dis-je ? Souviens toy que ce séjour sacré
Du plus grand des tyrans fut jadis reveré.

Ah !

TRAGÉDIE.

77

Ah ! du moins de Néron daigne imiter l'exemple,
Il se sentit coupable en entrant dans ce temple ;
L'aspect de nos autels le remplit de terreur ;
Ce qui troubla Néron, n'étonne point ton cœur.

DOMITIEN.

Eh bien, périssés donc, cruelle Cornélie !
Et tandis que Celer par l'Hymen d'Emilie. . .

CORNELIE.

Que parlés-vous d'Hymen, de Celer [*à part.*] je
frémis !
Quoy donc, seigneur ! . . .

DOMITIEN.

Celer à mes ordres soumis,
Par un heureux Hymen apaise mes allarmes,
Et condamne les vœux qu'il offroit à vos charmes ;
Il épouse Emilie. . .

CORNELIE.

Il l'épouse. . .

DOMITIEN.

Mais quoy !

Vous vous troublés ! qui peut vous causer cet ef-
froy ?

Vous l'aimés donc, ingrate ? et vostre ame saisie
N'a pû dans ce moment cacher sa jalousie :

Vous

Vous l'aimés. . . vos soupirs decérent votre feu ;
Si vous craignés la mort, démentés cet aveu.

CORNELIE.

„ Celer sauve ses jours par un Hymen funeste. . .
„ Pour m'accabler encor, destin, quel coup te
„ reste ?
„ Quoy ! Celer ! . . . ah ! déjà je pleurois son trépas,
„ Et l'ingrat. . . mais, O ciel ! ne m'abandonnes
„ pas :
„ Concevons pour Celer une horreur légitime,
„ Et faisons nous encor un secours de son crime.
„ Ouy, les dieux n'ont permis son infidélité,
„ Que pour rendre á mon cœur toute sa fermeté.

DOMITIEN.

Ainsi donc j'ay du seul respecter ces retraites,
Quand vous les profaniés par vos ardeurs secretes ?

CORNELIE.

Connois moy : penfes tu, cruel Domitien,
Qu'un seul moment mon cœur ait imité le tien ?
Crois-tu que de l'amour esclave déplorable,
Quittant le feu sacré pour une ardeur coupable ;
Mon cœur dans ces lieux saints ait flatté ses desirs,
Et fait rougir Vesta de ses lâches soupirs ?
Non, ce cœur soustenu par son devoir suprême,
S'armoit á chaque instant, et se domptoit luy même :
Pour

Pour premier sacrifice en commençant le jour,
J'immolois á Vesta ce malheureux amour.

D O M I T I E N.

D'une fausse vertu vous affectés l'audace,
Mais telle craint la mort qui brave la menace.
Reconnoissés les traits d'un cœur désespéré
Au supplice effrayant qui vous est préparé.

S C E N E IV.

DOMITIEN, CORNELIE, CELER.

D O M I T I E N.

Celer, viens écouter l'arrest de Cornélie ;
Un supplice cruel va terminer sa vie.
Tremble de son péril, tu ne crains pas le tien,
Commençons ton trépas par l'image du sien.
Regardès près des murs de la porte colline
Le funeste tombeau que Rome luy destine ;
Dans un champ redouté vois la terre s'ouvrir
Pour dévorer un cœur si digne de périr :
Vois ce triste ápareil, spectacle formidable,
Premier coup que la mort porte aux yeux d'un
coupable ;
Entens de toutes parts le peuple consterné
Detester en tremblant ce jour infortuné ;

Le

Le sénat gémissant, et Rome qui soupire
Du présage fatal qui menace l'empire.
Enfin, vois Cornélie au pouvoir d'un bourreau,
Descendre vive au fond d'un infame tombeau ;
Vois la terre irritée en se fermant sur elle,
Etouffer dans son sein sa prestresse infidelle.
Dans ce gouffre comblé ses remords sont perdus,
Et ses derniers soupirs ne sont pas entendus.

CELER.

Quoy ? Lorsque tant d'horreurs sont vostre propre
ouvrage,
Vous ne fremissés pas vous même à cette image ?

DOMITIEN.

Ouy, j'en frémis sans doute, et mon cœur en ce
jour
N'est-pas assés cruel au gré de mon amour.
Plus ce cœur est blessé, moins il fait que résoudre ;
Il tremble, et dans ma main il fait trembler la
foudre...

Lâche et cruel amant, c'est assés balancer :
Il faut agir enfin : c'est trop souvent passer
De la haine à l'amour, de l'amour á la haine.

[à CORNELIE.]

Choississés de ma main où d'une mort certaine.

[à

[à CELER.]

Et vous, si sur son cœur vous avés quelques droits,
Faites luy bien sentir l'importance du choix.
Je vous laisse avec elle, un seul instant vous reste;
Empêchés qu'il ne soit à tous les trois funeste.

SCÈNE V.

CELER, CORNELIE.

CELER.

Ah ! seigneur, conservez Cornélie à vos feux.

CORNELIE.

Non, non, Celer, pour moy ne faites point de
vœux,

Par l'Hymen d'Emilie obtenés vostre grace,
Vivés, et laissés moy fuir le jour qui me lasse...
Ainsi donc vostre cœur par la crainte abbatu
Trahit tout à la fois nos dieux et sa vertu !

CELER.

Que dois-je croire ? O ciel ! que croyés vous vous
même ?

Il ne m'est plus permis de redire que j'aime :
Ah ! pourquoy vos soupçons viennent-ils m'accuser
D'un crime dont mon cœur n'ose pas s'excuser ?

M

CORNELIE.

CORNELIE.

Grands dieux, dans ce malheur soustenés ma confiance,

Protégés ma vertu, sauvés mon innocence:

Celer vous abandonne et me trahit ! hélas !

Celer est un ingrat ; grands dieux, ne souffrés pas

Qu'il m'arrache inconstant une ardeur criminelle,

Que je luy refusois quand il étoit fidele.

CELER.

Quel langage ! est-ce vous ! est-ce moy ! quel soupçon !

Cornélie accuser Celer de trahison !

Moy je vous trahirois, divine Cornélie !

Ah ! craignés bien plustost que je me justifie.

Craignés que trop pressé d'un reproche odieux,

Mon cœur tout pur qu'il est, se découvre á vos yeux :

Que la necessité d'une juste deffense

Ne me fasse commettre une nouvelle offense,

Si ç'en est une encor de vous offrir des vœux

Comme icy les mortels en presentent aux dieux.

CORNELIE.

Quoy ! l'Hymen d'Emilie. . .

CELER.

Ah, grands dieux, quel outrage !

Qui n'ose vous aimer peut-il être volage ?

Un

Un cœur par vos vertus et sa flamme épuré,
 Qui n'en reçoit de prix qu'un trépas assuré ;
 Qui se plaint aujourd'huy d'en estre la victime,
 Un cœur tout plein de vous, est-il fait pour le
 crime ?

CORNELIE.

Ouy, Celer, je vous crois, et la mort qui m'at-
 tend,
 Après un tel aveu, n'a plus rien d'effrayant.

CELER.

Quel fruit j'ay recueilli d'une tendresse vaine !
 Tout doit dans ce moment m'attirer vostre haine ;
 Je cause vostre mort.

CORNELIE.

C'est un present des dieux.

CELER.

Vesta peut le permettre ?

CORNELIE.

Elle m'en fert bien mieux.

CELER.

Vous pleurés. . . .

CORNELIE.

Vos malheurs causent seuls mes allarmes.

M 2

CELER.

CELER.

M'avés vous pardonné ?

CORNELIE.

Jugés en par mes larmes.

CELER.

Je ne vous verray plus...

CORNELIE.

C'est trop nous attendre,
Nostre vertu le veut, Celer, allons mourir.

SCENE VI.

DOMITIEN, CORNELIE, CELER.

DOMITIEN.

Quoy! rien ne vous fleehit! je pers toute espérance.

CELER.

De ces derniers momens respectés l'innocence.

SCENE VII.

DOMITIEN, *seul*.

Cornélie en ce jour cherche un trépas fatal :
Pour elle, c'est me fuir, et suivre mon rival.

Dan

TRAGÉDIE.

85

Dans ce cruel instant j'ay vû son cœur tranquille ;
 Le plus affreux tombeau lui paroist un azile ;
 Loin qu'un péril si grand l'ait pû faire trembler,
 Loin qu'une mort certaine ait paru la troubler ;
 Je n'ay lu dans ses yeux que la joye insultante
 De voir Celer fidele á sa flame constante.
 Démentir devant moy les soupçons et l'erreur
 Dont ma feinte inutile avoit frappé son cœur. . .
 Eh bien, si je ne puis me vanger de l'ingrate,
 Je me vange des dieux, et leur affront me flatte :
 Je veux sur leur prestresse épuisant mon courroux,
 Prouver leur impuissance, et leur porter des coups.
 Mais Maxime, parlés, qu'elle triste nouvelle ?

SCENE VIII.

DOMITIEN, MAXIME.

MAXIME.

Pardonnés a l'excés de ma douleur mortelle,
 Et ne condamnés pas, seigneur, un juste effroy,
 Que tous nos citoyens partagent avec moy.
 Qu'avons nous vû paroistre ! ô surprise fatale !
 Ce prodige annonça les malheurs de Pharsale !
 Le ciel vomit du sang, le soleil qui nous luit,
 Cède a l'obscurité d'une subite nuit,

Le

Le Tibre mugissant inonde son rivage,
Le tonnerre cent fois a percé le nuage,
Et par ses coups pressans, interpretes des dieux,
Il avertit la terre, et fait parler les cieux :
Il semble par son bruit et sa triste lumiere
Annoncer le trépas à la nature entiere.
Cependant il s'explique, un coup plus éclatant
Frappe Licinien qu'il consume à l'instant ;
On s'ecrie, en voyant tomber cette victime,
Protegés l'innocence, en punissant le crime ;
Dieux, épargnés un peuple interdit, abbatu,
Nous allons avec vous defendre la vertu. . .
Ouy, nous allons périr, ou sauver Cornélie. . .
A ces mots transportés d'une sainte furie,
Aux autels de Vesta tous courent la chercher,
Et des mains des liéteurs ils veulent l'arracher. . .

D O M I T I E N.

Maxime, allés, courés punir leur insolence,
Que les prétoriens s'arment en diligence,
Redoublés en partant ma garde, allés. . .

M A X I M E.

Seigneur,
Daignés du moins songer que Jupiter vangeur. . .

D O M I T I E N.

DOMITIEN.

Laisés tonner le ciel; ah! partés, téméraire,
On ne doit dans ces lieux craindre que ma colere.
Mais que veut Emilie?

SCENE IX.

DOMITIEN, EMILIE *un couteau sacré a la main.*

EMILIE.

Arreste, aprens tes crimes,
Tyran, quand tu punis, choisis mieux tes victimes!
Vois-tu ce fer sanglant, dépouille des autels,
Il á percé deux cœurs dignes d'être immortels.

DOMITIEN.

O dieux! que dites vous? quoy! Cornélie expire?

EMILIE.

Tu souffres de sa mort, il faut donc t'en instruire.
Ce funeste récit fera ton chastiment,
Que ne puis-je, cruel, te punir autrement!
Esclave comme toy d'un amour déplorable,
Je brulois pour Celer d'une flamme coupable;
Il meurt assassiné par mes transports jaloux,
Et ma main de la tienne á conduit tous les coups.

Par

Par un avis secret j'ay scû presser ta rage,
Tyran, ton plus grand crime est mon fatal ouvrage.
Instruite de l'excès de ta noire fureur,
Je vole dans le temple en proie à ma terreur ;
Cornélie attendoit le trépas sans allarmes,
Et n'a pû me voyant, me refuser des larmes.
Sa sublime vertu sensible à mes transports,
D'un pardon généreux a payé mes remords ;
Tandis qu'à ses genoux interdite, confuse,
Mes pleurs et mes soupirs faisoient ma seule excuse :
Tandis que pénétré d'un juste desespoir,
Celer presse les dieux de remplir leur devoir ;
Et que foible, accablé par sa douleur funeste,
Sa voix ne peut monter jusqu'au ciel qu'il atteste.
Le pontife s'approche, exécration boureau,
Et vient à la vestale ôster le saint bandeau ;
O colère du ciel, juste autant que fatale !
A peine a-t-il touché l'innocente vestale,
Qu'un froid vangeur saisit sa sacrilège main,
Il tombe, il meurt, frappé d'un châtiment soudain.
Cornélie en gémit, et se haste elle même
D'arracher de son front le sacré diadème ;
On diroit qu'elle craint que ce soin dangereux
Ne couste encore la vie à quelque malheureux.
Quand aux portes du temple un bruit mêlé de
plaintes
Attire nos regards, et redouble nos craintes.

Je vois dans ce moment le peuple furieux
Forcer la garde, entrer en attestant les dieux ;
Les liçteurs effrayés craignent sa violence,
Les pontifes tremblans redoutent sa vangeance ;
A ses cris, á ses coups, on se disperse, on fuit,
A sa teste on croit voir Vesta qui le conduit. . .
Ne deviens pas coupable en sauvant l'innocence,
Peuple, dit Cornélie, arrête. . . un prompt silence
Succéde au bruit affreux des armes et des pleurs,
Et suspend le courroux, ainsi que les douleurs.
„ O Vesta ! c'est á toy qu'il faut que je m'adresse,
„ S'ecrie en soupirant l'innocente prestresse ;
„ Permits, Vesta, permits que j'expire en ces
„ lieux !
„ Mon sang est assés pur pour couler á tes yeux ;
„ Prevenons d'un tyran l'amour où la vangeance,
„ D'un coup plus dangereux sauvons mon inno-
„ cence ;
„ Si jusqu'icy mon cœur á toujours résisté,
„ Qui triomphe cent fois, peut estre enfin dompté :
„ Mourons, quel doux moment ! le ciel me jus-
tifie,
„ Et c'est á ma vertu que je me sacrifie. . .
A ces mots de ce fer, qu'elle prend sur l'autel,
Son intrépide main lui porte un coup mortel ;

Sans regarder Celer, soigneuse de sa gloire,
 Elle meurt toute aux dieux témoins de sa victoire.
 Ce héros jusques-l'a n'en osoit approcher,
 Il court, il voit ce fer, et prompt à l'arracher,
 Plus content qu'elle encor de terminer sa vie,
 Efface avec son sang celui de Cornélie.

DOMITIEN.

Elle n'est plus ! qu'entens-je ! ah quel fatal retour !
 Les dieux, pour me punir, me rendent mon
 amour.
 Qu'ai-je fait, malheureux ! juste ciel, je m'égare !
 Que ne me laissés vous ma colere barbare !
 Dieux ! elle n'est donc plus !

EMILIE.

Quoy ! tu peut soupirer !

[*Elle se tue.*]

C'est ainsi que tous deux nous devons la pleurer :
 Imite moy, tyran, je me suis fait justice . . .
 Je meurs . . . je méritois un plus cruel supplice ;
 Mais de mon repentir les dieux sont satisfaits :
 Un seul remords sincère efface cent forfaits.
 Et toy dans ce moment ne viens pas me distraire,
 Mon cœur est pénétré d'une horreur salutare,
 Celer, n'augmente pas le trouble qu'il ressent,
 Que mon dernier soupir du moins soit innocent.

DOMITIEN.

TRAGÉDIE.

91

DOMITIEN.

Grands dieux, pour quels forfaits me gardés vous
encore ?

Perdés un criminel, qui lui même s'abhorre.

Si vous ne vous hastés de m'accorder vos coups,

Chaque instant de ma vie est un affront pour vous.

F I N.



Sans regarder Celer, soigneuse de sa gloire,
 Elle meurt toute aux dieux témoins de sa victoire.
 Ce héros jusques-l'a n'en osoit approcher,
 Il court, il voit ce fer, et prompt á l'arracher,
 Plus content qu'elle encor de terminer sa vie,
 Efface avec son sang celui de Cornélie.

D O M I T I E N.

Elle n'est plus ! qu'entens-je ! ah quel fatal retour !
 Les dieux, pour me punir, me rendent mon
 amour.
 Qu'ai-je fait, malheureux ! juste ciel, je m'égare !
 Que ne me laissés vous ma colere barbare !
 Dieux ! elle n'est donc plus !

E M I L I E.

Quoy ! tu peut soupirer !

[*Elle se tue.*]

C'est ainsi que tous deux nous devons la pleurer :
 Imite moy, tyran, je me suis fait justice. . .
 Je meurs. . . je méritois un plus cruel supplice ;
 Mais de mon repentir les dieux sont satisfaits :
 Un seul remords sincère efface cent forfaits.
 Et toy dans ce moment ne viens pas me distraire,
 Mon cœur est pénétré d'une horreur salutare,
 Celer, n'augmente pas le trouble qu'il ressent,
 Que mon dernier soupir du moins soit innocent.

DOMITIEN.

TRAGÉDIE.

91

DOMITIEN.

Grands dieux, pour quels forfaits me gardés vous
encore ?

Perdés un criminel, qui lui même s'abhorre.

Si vous ne vous hastés de m'accorder vos coups,

Chaque instant de ma vie est un affront pour vous.

F I N.





L

L